

II

KETJE.

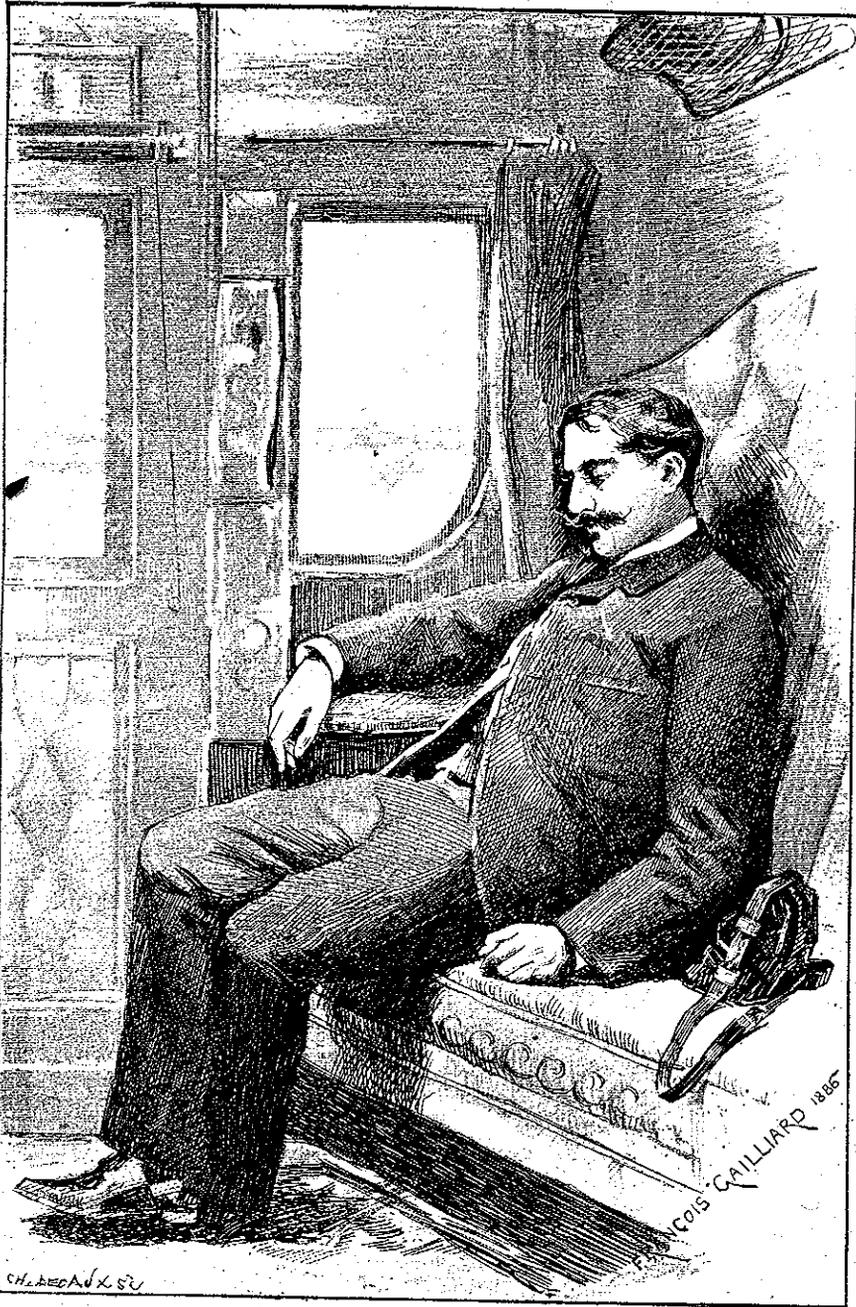
Le train dévorait l'espace. La nuit s'étendait lentement sur notre hémisphère. La torpeur engourdissait le voyageur. Ketje fourmillait sur son banc, cherchait une position propice au sommeil. C'est peut-être le moment de prendre son croquis.

Ses cheveux châtain sont peignés à la mode nouvelle ; mais un coquin de petit coup de beigne, tout particulier, lui donne un certain cachet d'originalité impossible à saisir. Son front est haut. Ses yeux, insolemment ouverts, ont des reflets électriques, ils pétillent et sont noirs. Son nez, posé effrontément au milieu de sa figure, à l'air d'y relever la tête. Sa bouche, à lèvres fortes, cache toujours quelque perfidie, prête à bombarder. Il a un semblant de moustaches blondes, qu'il voudrait laisser flotter. Il paraît avoir dix-neuf à vingt ans. Il a l'air d'avoir deux airs, disent ses amis, et s'ils se trompent, c'est assurément à son détriment. Sa taille est celle du serpent. Grand ou petit, selon les besoins du moment, Ketje ne se mesure pas. Il rentre en lui même — au physique — quand cela lui convient, et sort même de sa peau à l'occasion. Il est sec et nerveux ; bon garçon, mais sac-à-diable ; intelligent, mais gamin, ce qui ne l'empêche pas d'être la coqueluche de ses voisins ; au contraire !

La nuit était entièrement venue. La fatigue du repos, la douleur de l'immobilité, commençaient à combattre la peine morale du voyageur. Ses muscles travaillèrent dans son rêve éveillé. Ses mouvements activèrent le flux de son sang, sa pensée fustigée éveilla sa mémoire, les idées se membrèrent, et prirent bientôt corps, action, mouvement, pour finir dans ce tourbillon idéal que l'on nomme la vie intellectuelle.

Quelques vastes et profonds soupirs rendirent la souplesse aux membranes de son corps comprimé ; le voyageur redevint un homme comme tous les hommes.

Il regarda Ketje, avec quelque étonnement d'abord, mais avec un bon sourire, bientôt après.



HENRI. (P. 20.)

Ketje avait suivi les phases de la résurrection de son compagnon. La langue lui démangeait dans la bouche, mais il avait un plan. Il se mit à ronfler.

Le voyageur ne fut pas dupe, du moins il crut ne pas l'être. Il ouvrit la bouche pour appeler Ketje, mais il la referma sans avoir articulé un son. Sa curiosité venait de s'éveiller, il se prit à étudier son voisin.

Bientôt, ses yeux accusèrent une pensée active, il regardait à ses côtés, il cherchait une idée. Il la trouva, car il s'écria tout-à-coup :

— M'aurait-on volé ma valise ?

Ketje fit un soubresaut.

Le voyageur sourit, et dit :

— Vous avez le sommeil léger, monsieur.

— Ah ! oui ; mais vous parliez de valise, parbleu ! la voilà.

— Je le sais.

— Alors pourquoi ?

— Pour vous faire prouver, que l'idée de vol est, pour certains hommes, ce que sont entre elles deux électricités de même nom : elles se repoussent.

— Je ne comprends pas bien.

— Pourquoi n'avez-vous pas tout simplement trouvé ma valise à la station ?

— Tiens ! c'est vrai.

— Vous êtes honnête jusque dans le sang.

— Heu ! je ne sais pas.

— Vous travaillez ?

— Quand je peux.

— Vous plairait-il de me dire votre nom ?

— Mon nom ? Hem ! Il est dans mon livret, mais je ne le lis jamais mon nom ! C'est quelque chose de si vieux, de si temps-passé. Vous comprenez, ça me vient de mon plus arrière-grand-père. Pour être de mon siècle, j'ai fait comme les autres, je l'ai donné à moderniser à un spécialiste — un vrai camelotier — il me l'a abimé.

— Mais encore ?

— Ça doit être quelque chose comme Spiegel, de Spiegel. Du reste vous avez déjà probablement entendu parler de mon grand-cousin, un nommé Gavroche de Paris ?

— Oh !

— Oui, nous sommes de la même famille. Mais son père était

beaucoup plus riche que le mien et il nous traite du haut de sa grandeur. C'est un *stouffeur*.

— Et actuellement on vous nomme ?

— Ketje, monsieur, si ça vous intéresse.

— Enormément. Votre histoire est sans doute bien curieuse à connaître.

— Mais non. Je suis né à Bruxelles après le bal de la mi-carême de 185.. Mon père était beaucoup plus âgé que ma mère, qui était très jolie femme. Son corset me gênait tout le temps, j'ai réclamé pour être mis en nourrice. Ma nourrice m'éleva au biberon, pour nous mettre d'accord, moi et mon père, qui me volait ou en faisait semblant. Mon père m'aimait beaucoup, il venait toujours jouer à cache-cache avec moi et ma bonne, c'est ainsi que j'appris à marcher. Je grandissais, et l'on me gâtait, on finit par me donner des professeurs; c'étaient des ignorants, ils ne surent rien m'apprendre, malgré que j'avais une mémoire prodigieuse. A onze ans je montais à cheval, je savais danser, je faisais des armes et des farces. Mon père vint alors à mourir. Ma mère me mit au collège, j'en fis trois en deux ans. Du premier on me renvoya pour avoir épinglé un écriteau de « *Propriété à vendre ou à louer* » sur le châle de la cousine du directeur. Il est vrai que le châle était sur le dos de la cousine et que celle-ci allait à la messe. Je fut chassé du deuxième pour avoir mis une couronne de fleurs d'oranger au chapeau de notre surveillant. Au troisième on me pria de ne plus revenir parceque j'avais crié « au feu » dans la grande salle, le jour où on y distribuait les prix à mes camarades.

Ma mère s'était remariée à un ami de mon père, qui me fit embarquer en qualité de mousse de dernière classe. Mon horizon s'étendait, je n'eus cependant pas de veine, je n'y comprends rien. Un jour, par plaisanterie, je cachai un gros morceau de fer sous la boussole, celle-ci la perdit et notre imbécile de timonier nous conduisit au Havre au lieu d'Anvers. On m'accusa, me condamna et je me sauvai.

J'allais à l'aventure, je rencontrai une baraque de saltimbanques. J'y entrai en qualité de figurant. J'y appris bien des tours, j'en inventais beaucoup de nouveaux. Mais j'avais un goût marqué pour le cheval, je me fis recevoir cocher perfectionné. Mais les chevaux étaient de vieilles bourriques, elles me dégoutèrent du cheval. Je me fis photographe; ça n'allait pas, les peintres travaillant à meilleur

marché que nous. Je me fis cuisinier dans un « friture et moules fraîches. » Les trois quarts des clients étaient des huîtres. Je m'en allai me louer comme coq dans un grand hôtel. Là je me fis breveter pour une sonde servant à vider et remplir les bouteilles sans ôter le bouchon. Cette gloire fut ma perte. On me surveilla et bientôt on me donna mes quinze, sous le prétexte, assez futile du reste, que je passais les vins dans ma bouche, avant de les mettre dans les sauces, et pourtant je ne le buvais pas. Enfin j'entrai chez un droguiste de la rue de Brabant à Bruxelles, il y a de cela plus d'un an. J'y accomplissais paisiblement ma dix-neuvième année d'existence lorsque Satan me perdit. L'orgueil et les théories subversives du siècle me poussèrent à demander au patron une part de ses bénéfices. Il me rit au nez et me traita de saltimbanque, je me redressai et me mis en grève. Vous m'avez trouvé au moment où j'allais demander un gîte au salon de la gare, et au sommeil l'oubli de mes peines et de ma fa...

— Mais votre mère ?

— Je ne sais pas, elle n'est jamais venu me voir.

— Que fait-elle, où demeure-t-elle ?

— On m'a dit qu'elle vit dans son château.

— Elle est riche ?

— Elle économise, pour mes vieux jours, sur le pain de ses domestiques.



KETJE. (P. 8.)

- Et votre cœur ne vous dit rien de plus ?
- De temps en temps il a comme des curiosités, mais j'ai peur que ma mère ne se figure que j'en veux à son porte-monnaie.
- Pourquoi n'avez-vous pas gardé ma valise ? elle vous eût été utile.
- Pourquoi ? parbleu, parce que je n'y ai pas pensé.
- Vous êtes donc foncièrement honnête ?
- Moi ?
- Sans doute.
- Tiens ! ça se pourrait bien.
- Vous dites avoir passé la plus grande partie de votre vie parmi les forains, votre langage accuse cependant une certaine instruction.
- J'ai beaucoup lu et j'ai assez de mémoire, ce sera cela.
- Et aussi quelque reste de votre première éducation.
- Tout est possible en ce monde.
- Et qu'allez-vous faire à Paris ?
- Ce que vous voudrez.
- Je ne puis y rester, je ne sortirai pas de la gare.
- Et moi ! mon pantalon !
- Je vous ferai avancer une voiture.
- Vous me prêterez votre paletot pour aller jusqu'au véhicule ?
- Si je vous donne ma valise et son contenu, qu'en ferez-vous ?
- Je boirai le contenu et je mangerai le contenant.
- Êtes-vous buveur ?
- Non, j'aime à m'amuser, mais je ne bois pas.
- Si je vous offrais un emploi auprès de ma personne, l'accepteriez-vous ?
- Jusqu'à ce que l'un de nous soit fatigué de l'autre.
- Est-ce convenu ?
- Monsieur, vous m'accorderez une heure ou deux de congé en arrivant à Paris ?
- Déjà ?
- J'ai un vieux saltimbanque de camarade à Paris, je voudrais aller lui dire bonjour.
- Qu'y fait-il ?
- C'est un vieux singe, il fait le métier de charmeur de serpents.
- Quel métier !!
- Surtout pour un fils du sang.

— Comment cela ?

— Caraïbe — on l'appelle Caraïbe, mon vieux Caffre — se prétend l'arrière-petit-fils d'un grand roi de l'Afrique inconnue.

— Cela peut être la vérité. Pareil fait a été reconnu dans l'Amérique.

— Il prétend avoir les preuves écrites de ce qu'il dit et toute sa vie n'a été remplie que d'une idée : aller reprendre le trône de ses pères. Je l'ai connu en Amérique et en France, il formait depuis longtemps son fonds de guerre. Il avait voulu même me nommer son général en chef.

— Vous avez refusé cet honneur ?

— Oui, je me suis borné à apprendre le fameux secret du charmeur, c'est bête comme bonjour. Charmer des serpents ! quand j'y pense, j'ai des couleuvres dans le ventre.

— Nous ne resterons que deux heures à Paris.

— Bien, Monsieur !

Le voyageur tira un carnet de sa poche, en arracha une double page et écrivit quelques mots, qu'il fut longtemps à trouver ; il les biffa, les surchargea, les recopia, et en forma enfin une lettre qu'il plia d'une façon étudiée.

Ce travail avait été long et difficile. Le train s'approchait de Paris. Le voyageur semblait troublé par la crainte.

Ketje lisait l'adresse de la lettre ; elle était ainsi conçue :

« Monsieur le comte de Simo, à Simo-Givet, Ardennes. » Au dessous de l'adresse il y avait un mot perdu sur un des plis du papier, ce mot était : « fils ».

— Faut-il mettre un timbre à la lettre ? demanda Ketje.

— Non.

— Ah ! c'est pas l'argent qui manque pourtant, c'est drôle.

La conversation tomba. Le train atteignait Paris.



CARAÏBE.